

Fiche de lecture

Références : ECO, Umberto, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris : Presses universitaires de France, 1988, coll. « Quadrige / Grands textes », 285 p.

Dans cet ouvrage, l'universitaire italien Umberto Eco propose d'analyser cinq concepts ayant dominé tous les débats sémiotiques : le signe, le signifié, la métaphore, le symbole et le code.

Selon le dictionnaire *Larousse* en ligne, la sémiotique est la « science générale des modes de production, de fonctionnement et de réception des différents systèmes de signes qui assurent et permettent une communication entre individus et / ou collectivité d'individus. »

Il y a un rapport entre la sémiotique et la philosophie du langage. La sémiotique spécifique est la grammaire d'un système particulier de signes. Il peut s'agir de la langue des signes, ou de la signalisation routière. La sémiotique générale est de nature philosophique et pose des catégories générales, à la lumière desquelles on peut comparer différents systèmes.

1. Résumé du chapitre 1 : « Signe et inférence » (pp. 17 à 62).

Dans ce premier chapitre, Umberto Eco propose de définir le signe. Il explique que cette notion est remise en question dès qu'elle apparaît car elle prend des significations qui ne sont pas homogènes. En effet, **le signe se manifeste sous différentes formes :**

- **Les inférences naturelles.** Selon Umberto Eco, « on trouve tout d'abord un bloc d'emplois linguistiques selon lesquels le signe est un indice manifeste d'où l'on peut tirer des déductions par rapport à quelque chose de latent. » Les exemples suivants peuvent être cités : les symptômes médicaux, les indices criminels ou atmosphériques. Des expressions sont aussi employées comme « donner des signes d'impatience », « ne pas donner signe de vie » (p. 19). Tout événement naturel peut être signe.

- **Les équivalences arbitraires :** le signe est un « geste, émis dans l'intention de communiquer, ou pour transférer sa propre représentation ou état intérieur à un autre être. » (p. 20). Un code est donc nécessaire pour le comprendre, puisque le signe est exprimé par rapport à une équivalence. C'est le cas, par exemple, des signaux routiers, des emblèmes, des lettres alphabétiques.

- **Les diagrammes :** ils paraissent souvent arbitraires, tout en contenant des éléments de motivation. (correspondance entre expression et contenu). Les règles de production sont précises et codifiées.

- **Les emblèmes :** ils sont iconiques et arbitraires.

- **Les cibles :** Elles s'apparentent à des instructions. Par exemple, c'est le cas de l'étoile polaire pour le navigateur.

Umberto Eco explique que l'abduction, ou hypothèse, consiste à inventer un code, en citant différents modes de raisonnement :

- La déduction utilise la règle et le cas pour arriver au résultat.
- Dans l'induction, les résultats sont utilisés pour trouver la règle et le cas.

- Dans l'abduction, un résultat est utilisé pour arriver à la règle et au cas.

Le terme linguistique donne lieu à l'interprétation et au décodage. Il existe deux formes de traces : le *ratio facilis*, type expressif déformé et le *ratio difficilis*, type expressif modelé sur un type abstrait de contenu.

L'**ostension** d'un objet se définit par un renvoi à une classe d'objets dont il est membre. Il peut s'agir d'une synecdoque ou d'une métonymie.

Le signe revêt donc diverses formes.

2. Résumé du chapitre 2 : « Dictionnaire versus encyclopédie » (pp. 63 à 137).

Dans ce chapitre, Umberto Eco s'intéresse au signifié.

Selon Jakobson, **tout signe est une « relation de renvoi »** (1974). Par exemple, dans l'expression « La reine est une femme. », quel est le référent de « reine » ?

Deux définitions provisoires du signifié sont proposées :

- Ce qui pourrait caractériser un renvoi (individu, relation, concept...) dans au moins un monde possible, indépendamment de toute attribution d'existence actuelle.
- Tout ce qui est passible d'interprétation (contexte).

La référence ne peut être opérée que dans un processus de communication où l'émetteur produit une expression pour le destinataire dans une situation spécifique.

Parmi les artifices les plus communs pour enregistrer le signifié d'un terme, Umberto Eco cite : le terme équivalent dans une autre langue (chat = *gatto*) ; le synonyme supposé (chat = minou) ; la définition (chat = félin domestique).

L'arbre de Porphyre est un système de classification, structuré en arborescences hiérarchiques. Selon Umberto Eco, « dans un arbre constitué uniquement de différences, celles-ci peuvent être réorganisées continuellement *selon la description sous laquelle* un sujet donné est considéré. L'arbre est une structure *sensible aux contextes*, pas un dictionnaire absolu. » (p. 105).

L'encyclopédie est définie comme un « ensemble enregistré de toutes les interprétations, concevable objectivement comme la bibliothèque des bibliothèques, quand bibliothèque veut dire aussi les archives de toute l'information non verbale enregistrée d'une manière ou d'une autre, des peintures rupestres aux cinémathèques. » (p. 110).

Le thésaurus, quant à lui, se définit comme un enregistrement de tous les interprétants possibles d'un terme analysé, et de toutes les sélections contextuelles et circonstancielles. Il s'agit d'une « sémantique à instructions ». (p.117)

Il existe des expressions non analysables en termes de contenu et paraissant fonctionner exclusivement dans des opérations de référence. Ce sont des signes déictiques comme « ceci » ou « cela », des gestes de pointage ou d'indication, des noms propres au sens strict.

3. Résumé du chapitre 3 : « Métaphore et sémiosi s » (pp. 139 à 189).

Le discours sur la métaphore tourne autour de deux options :

- « le langage est, par sa nature et par origine, métaphorique, le mécanisme de la métaphore fonde l'activité linguistique et toute règle ou convention postérieure naît afin de réduire, de discipliner (et d'appauvrir) la richesse métaphorique qui définit l'homme comme animal symbolique » (p. 140).

- « la langue (et tout autre système sémiotique) est un mécanisme conventionné, régi par des règles, une machine prévisionnelle qui dit quelles sont les phrases générables et celles qui ne le sont pas [...] ». (p. 140).

La métaphore est considérée en tant qu'instrument de connaissance additive et non substitutive. Un terme propre est substitué par un terme figuré. La métaphore est un instrument cognitif, associé à la mimésis.

Concernant la représentation componentielle et pragmatique du texte, on peut citer les *topics* (thèmes), les *frames* (scénarios intertextuels qui permettent d'établir de quoi on parle),

les isotopies (choix d'un parcours d'interprétation), les métaphores banales (lorsqu'elles disent ce qu'on sait déjà) et les métaphores « ouvertes » (« difficiles »).

Cinq règles sont de mise pour l'interprétation co-textuelle d'une métaphore :

- La construction d'une première représentation componentielle du sémème métaphorisant ;
- L'identification dans l'encyclopédie d'un autre sémème qui possède un ou plusieurs des mêmes sèmes que le sémème véhicule, et qui exhibe en même temps d'autres sèmes « intéressants ».
- La sélection d'une ou de plusieurs de ces propriétés ou sèmes différents et la construction sur eux un arbre de Porphyre tel que ces couples d'oppositions se rejoignent à un nœud supérieur.
- La teneur et le véhicule exhibent un rapport intéressant lorsque leurs diverses propriétés ou sèmes se rencontrent à un nœud comparativement très haut de l'arbre de Porphyre.
- A partir de la métaphore supposée, contrôle d'identification de nouvelles relations sémantiques, de façon à enrichir ultérieurement le pouvoir cognitif du trope.

4. Résumé du chapitre 4 : « Le mode symbolique » (pp. 191 à 238).

Le symbolique comme sémiotique est organisé en structures de contenu auxquelles correspondent des systèmes d'expression. Le symbolique permet de « nommer » l'expérience, mais aussi de l'organiser et de la constituer comme telle, en la rendant pensable et communicable. C'est par exemple le cas en psychanalyse, notamment avec Lacan ou Freud.

Peirce définit le symbole comme un « signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'habitude une association d'idées générales. » (p. 201).

Selon Umberto Eco, « pour identifier le symbolique on pourrait adopter la clé sémantique suivante : on a un symbole chaque fois qu'une séquence donnée de signes suggère, au-delà du signifié qui leur est immédiatement assignable à partir d'un système de fonctions du signe, un signifié indirect. » (p. 203).

L'esthétique romantique emploie le « symbole » pour désigner une unité insoluble d'expression et de contenu qu'est l'œuvre d'art. L'expérience esthétique revêt un caractère indicible et intraduisible.

Selon la théorie jungienne des archétypes, pour qu'il y ait symbole, il doit y avoir analogie, mais surtout nébulosité de contenu.

Selon Paul Ricoeur, il existe un lien très étroit entre symbolisme (au sens strict) et herméneutique. Il y a une recherche de la vérité comme processus d'interprétation, langage comme lieu où les choses viennent authentiquement à l'être.

Le mode symbolique « théologal » (p. 221) :

- Dans l'Écriture, la moindre parcelle contient toute la vérité, ce qui impose automatiquement que chacun de ses signes doit être utilisé comme symbole.
- Ensuite, le mode symbolique est pratiqué en dehors de l'Église, qui le réserve pour réabsorber les déviations mystiques ou pour offrir une symbologie orientée (allégorique) aux masses.

Le mode symbolique dans l'art consiste en des poétiques du symbolisme, où le symbole est reconnu comme façon particulière de disposer stratégiquement les signes afin qu'ils se dissocient de leurs signifiés codés et deviennent capables de véhiculer de nouvelles nébuleuses de contenu.

5. Résumé du chapitre 5 : « La famille des codes » (pp. 239 à 274).

Le code est une idée originelle relevant du mode restreint. Le signe, quant à lui, relève du mode élargi.

L'idée de code est présente dans un univers à la fois culturel et naturel.

La société communique à tous ses niveaux parce que le code commun est aussi bien au langage qu'aux rapports parentaux (pour soutenir l'existence d'une règle).

La théorie de l'information consiste en un système binaire, soit une corrélation entre des signaux binaires et un contenu alphabétique possible. Umberto Eco choisit de nommer le système « monoplan » « s-codes ».

Les codes phonologiques sont des s-codes. Il s'agit d'éléments d'un système phonologique dépourvus de signification, soit des phonèmes. Un phonème se distingue d'un autre par l'absence ou la présence d'un ou de plusieurs traits.

Les s-codes sont des systèmes de mise en pertinence d'un espace ou univers de contenu. Il peut s'agir, par exemple, du système de relations parentales.

Le code comme corrélation. En cryptographie, le code est un « système de règles qui permettent de transcrire un message donné (...) au moyen d'une série de substitutions telles qu'à travers elles un destinataire connaissant la règle de substitution soit en mesure d'obtenir à nouveau le message original. » (p. 249).

Concernant les codes institutionnels, l'auteur cite :

- Le système monoplan, qui peut permettre des processus de signification parce qu'il stimule des inférences ou des interprétations.
- L'hypercodage, terme dont sont déjà conventionnés les traits sémantiques qui composent le sémème correspondant. Le terme doit être remplacé par celui qui correspond à un de ses hyponymes ou à un de ses hyperonymes.
- L'hypocodage, cas comprenant des termes disciplinant l'apprentissage progressif et l'emploi commun des termes techniques.

Les institutions sont considérées comme des systèmes déontiques. C'est le cas, par exemple, du code, au sens juridique du terme. Il s'agit d'un système de prescriptions doublé d'un apparent système de corrélation. Le calcul du code institutionnel est d'ordre modal car il comprend des impératifs, des concessions et des possibilités.

Umberto Eco s'interroge aussi sur le mécanisme du code génétique tel qu'il est reconnu aujourd'hui : est-ce un mécanisme réel ou une pure construction hypothétique des généticiens ?

Il existe donc différentes sortes de codes.